



RENÉ MEILLEY

TUÉ LE 9 AOUT 1914, AU COL DE LUCHBACH
(PRÈS LA SCHLUCHT)

Promotion 1911. — Sciences.

La mort de René Meilley au champ d'honneur a été le premier des deuils glorieux de l'École normale de Saint-Cloud. Le premier deuil de la guerre ! comme il a durement frappé les cœurs, fait jaillir ou retenir les larmes ! La sympathie, et ce mot avait pris toute la plénitude de son sens, se propageait autour de ceux qui avaient reçu la nouvelle fatale, à travers le groupe, le quartier, le village. Temps tragique où commençait à se réaliser devant les yeux et dans les cœurs tout ce que la guerre contenait et annonçait de sacrifices et de douleurs.

Meilley était originaire du village haut-marnais de Villiers-le-Sec⁽¹⁾. Chaumont, la ville et l'industrie proches, avaient attiré sa famille. A l'École normale de Chaumont, des profes-

(1) Il y était né le 15 mai 1890.

seurs de sciences pleins de mérite et de dévouement ont reconnu, encouragé et soutenu ceux des bons élèves qui pouvaient poursuivre plus avant l'étude scientifique, et les ont guidés vers la préparation à Saint-Cloud : Meilley fut l'un de ces élèves-maitres de choix. Il passa de l'École normale de Chaumont à la quatrième année de l'École normale de Lyon et il entra à Saint-Cloud à vingt et un ans.

Il était vigoureux et alerte, élégant de stature, le teint vif, les yeux riants ; il avait largement mis à profit les ressources que le mouvement en faveur de l'éducation physique a répandu dans nos écoles. La sève d'une souche paysanne alimentait son énergie physique et sa volonté de laborieux. C'est un bon terroir que celui de la Haute-Marne. Ceux qui y sont nés gardent souvent les vertus héréditaires de ténacité, de persévérance. La régularité dans l'étude et le progrès était un trait de la personnalité de Meilley : il savait depuis longtemps ce qu'il avait voulu faire, il avait directement visé de bonne heure le concours de Saint-Cloud ; le dessein de sa vie était sans doute arrêté en sa pensée. Il était gai, mais non pas d'une gaieté débordante et expansive, s'en tenant presque toujours au sourire. Il était ardent et ne répandait pas son ardeur en paroles. Il y avait en lui une âpre énergie, qui se réservait et se concentrat.

Il aimait le jeu et le mouvement autant que l'étude : ménager du temps, soucieux de le remplir, qu'il s'agit des heures de travail ou des heures de sport, à peine l'heure avait-elle sonné, il s'en allait vers la partie de foot-ball ou de tennis dans le parc. Il jouait de toute son ardeur. Dans une partie de foot-ball, entraînant les camarades, il se cassa une clavicule ; on le ramena à l'École, il était souriant à peu près à son ordinaire. La fracture était simple et le médecin appelé la considéra comme devant se réparer aisément. Mais la chute avait été rude, le courage de Meilley était bien trempé. Il fut un beau type de notre nouvelle jeunesse, qui a renouvelé une forme essentielle de l'énergie nationale par la pratique ardente et constante de l'exercice et du jeu de plein air.

Meilley, à la déclaration de guerre, était caporal au 152^e d'infanterie en garnison à Gérardmer; la ligne bleue était là sous ses yeux; fils du pays de l'Est, il avait la joie de servir en pleines Vosges, et il avait parcouru d'un pied vif, portant légèrement le poids du sac de fantassin, ces montagnes vers lesquelles l'ardente jeunesse militaire de France levait les regards, aux jours de l'été 1914, quand grondait la première rumeur de la guerre. Elles furent courtes pour Meilley, la guerre et la campagne; pendant que nous partions tous ou presque tous, croyant qu'une fois de plus la route était libre pour le départ joyeux des vacances, la garnison de Gérardmer était sans doute dans l'attente ardente et grave des événements; l'air de la frontière, sous les sapins et dans les vallées, devint lourd d'orage avant que s'émût Paris et la France. On entendait par là le « garde à vous » de la grande guerre. Et sans doute, le 152^e était à sa place, au plus près de la frontière, quand nous cherchions dans nos journaux si vraiment l'Allemagne voulait la guerre.

Le 9 août, le détachement du 152^e d'infanterie dont le caporal Meilley faisait partie était à la Schlucht. L'ennemi faisant déboucher une avant-garde par le col de Luchbach, passage secondaire qui double, au sud, le col du Bonhomme, le détachement reçut l'ordre de se porter au nord pour aller dégager le passage. Quand on approcha du col de Luchbach le soir tombait. Meilley commandait la patrouille qui avait mission de fouiller le terrain en avant, on était tout près de la ferme frontière. Avant d'y arriver, la patrouille reçut la fusillade allemande; plusieurs hommes tombent, parmi eux le caporal Meilley, blessé à la tête. Un caporal alla à son secours, il se souleva, il parlait; une balle le frappa dans la région du cœur, il retomba pour ne plus se relever.

Ses camarades qui, l'ennemi repoussé, restaient maîtres du terrain, ramenèrent son corps par le chemin qui descend de Luchbach vers la route de Fraize au Valtin; il repose, avec cinq de ses frères d'armes, près de la chapelle du Rudlin, au croisement du chemin et de la route.

Quand nos artistes évoquent, du crayon ou du pinceau, le visage, le regard et la silhouette du soldat d'août 1914, pour tous ceux qui l'ont connu, il semble qu'ils tracent un portrait de ce vigoureux, svelte et beau René Meilley ; le frémissement d'un enthousiasme contenu, une farouche résolution guerrière unie à de la grâce juvénile, quelque chose de noble et d'humain comme un reflet d'idéal intérieur, voilà ce qu'on lisait sur les traits du caporal Meilley au premier jour de la guerre. On y lisait aussi la certitude de la victoire, et le clair pressentiment de tout ce qu'il faudrait d'héroïsme et de sacrifice pour la mériter. Quand la première balle le blessa, quand la seconde lui apporta la mort du héros, tels étaient les sentiments de son âme généreuse. Il participait à l'élan sublime qui portait les régiments par-dessus les Vosges hérissées des plus formidables défenses, à travers les mitrailleuses masquées et les fils barbelés, jusqu'à Mulhouse. Il tomba sur le seuil de l'Alsace, il la voyait délivrée.

Saint-Cloud, janvier 1915.

V. BONNARIC.